



## UN MODÈLE

HUMBLEMENT DÉDIÉ A MADEMOISELLE E. C.

Sa bouche est l'organe candide  
De la naïve vérité ;  
La paix sur ses lèvres réside ;  
La pudeur, sur son front timide,  
Empreint sa céleste beauté.

Prudente, pieuse et discrète.  
Humble et soumise à ses parents,  
Dans le silence et la retraite,  
Elle croit en grâce, et s'apprête  
Aux plus sublimes dévouements.

Contemplez ce maintien modeste,  
Ces yeux timidement baissés ;  
Entendez cette voix céleste,  
Où la ferveur se manifeste  
En élans, en soupirs pressés.

Comme elle, je vous en conjure,  
Gardez, gardez votre candeur ;  
Aimez bien la vierge si pure ;  
Fuyez, fuyez toute souillure :  
L'innocence fait le bonheur.

G. A. GRATON.

## LA LÉGENDE DE LA FORÊT

(Suite et fin)

## II

Après l'avoir en vain cherchée dans tous les coins du bourg, les parents d'Yvonne ne doutèrent plus que leur fille n'eût été enlevée par le fermier ; mais quels moyens avait-il employés pour arriver à ses fins, se demandaient-ils, si Yvonne n'y avait pas donné occasion par quelque imprudence. Ils ne se pardonnaient aucunement de n'avoir pas mieux veillé sur leur enfant. Le cœur débordant d'anxiété et de peine, ils se mirent en route, à onze heures du soir, pour leur logis, sis à une lieue du bourg et au milieu de la forêt où Yvonne avait été emportée une heure auparavant. Ils espéraient trouver leur fille en arrivant. Effectivement, Yvonne était au foyer paternel quand ils rentrèrent.

Elle venait d'y arriver, accompagnée par son ravisseur dont la ferme, avons-nous dit, se trouvait sur le prolongement du chemin de la charbonnière (lieu où l'on fait le charbon). Toutefois, le drôle s'était bien gardé de faire halte dans la chaumière des bonnes gens qu'il venait de tromper, de crainte d'y rencontrer les parents qu'il soupçonnait avec raison, pouvoir lui faire un mauvais parti.

Yvonne, pâle et toute troublée, confessa en pleurant son imprévoyance à ses parents et son arrivée à la maison en compagnie du jeune homme, mais elle cacha l'enlèvement violent dont elle avait été l'objet. Alors, le père la regarda fixement et lui dit d'une voix sévère :

— J'aime à croire que pendant ton retour au bras de ce damoiseau, tu n'as pas oublié les sentiments d'honneur que ta mère et moi t'avons inspirés ?

Yvonne, toute tremblante, allait répondre, quand son père lui coupant la parole, avec un accent terrible :

— Vois-tu, Yvonne, si tu avais été victime de ta folle imprudence, je ne voudrais pas le savoir, car je ne te le pardonnerais jamais, entends-tu, jamais !

Sous le coup de cette menace paternelle, la pauvre Yvonne baissa la tête en silence. Hélas ! le temps devait se charger de répondre à la place de l'infortunée jeune fille.

A partir de ce jour, Yvonne devint de plus en plus triste et sombre.

Ni elle ni ses parents ne revirent le fermier malgré les promesses de le visiter qu'il avait faites à la famille, lors de la fête. D'ailleurs, il ne les avait faites que pour mieux capter la confiance et endormir les soupçons sur ses desseins. Réellement, cet homme n'était qu'un impie, un débauché et un ignoble séducteur.

Cette vérité éclata comme un coup de foudre lorsqu'on s'aperçut que la pauvre Yvonne, délaissée par lui, allait être mère.

— Ainsi, c'était vrai, lui dit son père d'une voix sourde ; ta fatale étourderie t'a perdue ; eh bien ! je l'ai dit, je n'ai qu'une parole, et pas de pitié pour une fille qui n'a pas su profiter des leçons de sagesse que ses parents se sont efforcés de lui inculquer ; le sort en est donc jeté : je te chasse ; pars, malheureuse ! va cacher ta honte où tu voudras, et ne t'avise jamais de reparaitre devant mes yeux.

— Grâce, grâce, mon père ! je ne suis pas coupable, il m'a enlevée et violente !

— C'est ta seule faute, et tu es coupable, car tu t'es oubliée à son bras.

La mère pria, supplia le père en faveur de sa fille ; rien n'y fit. Le charbonnier, impitoyable, montra la porte à sa fille et lui dit d'une voix implacable :

— Va-t-en, je te maudis !

La pauvre fille voulut embrasser son père, mais il la repoussa durement ; elle sortit alors, en disant à travers ses sanglots :

— Adieu ! chers parents !

C'était la veille de Noël : la neige tombait et la bise glaciale, gémissant à travers les ramures de la forêt, semblait plaindre la malheureuse Yvonne. Elle jeta un dernier regard sur la maison paternelle et partit, désespérée, en s'écriant :

— Maudite, je suis maudite ; la malédiction des parents porte malheur aux enfants ; où me cacher pour me soustraire à ses terribles conséquences ; mon Dieu, pitié, pitié ! ô mort, écrase-moi !

Seule au milieu des bois, que faire, où aller ? disait l'infortunée. L'idée lui vint alors d'implorer la charité de celui qui l'avait perdue : " Il aura pitié de moi, pensait Yvonne, bien qu'il ne m'aime pas." Elle se dirigea alors du côté de sa ferme et marcha une heure dans les neiges avant de l'atteindre. En y arrivant, elle entendit des chants et des cliquetis de verres : le misérable séducteur était en train de faire réveillon, ou plutôt ripaille avec des amis. Elle frappa timidement à la porte : un domestique ouvrit. Elle demanda à parler au maître ; celui-ci vint en pestant de ce qu'on le dérangeait.

— Que me voulez-vous ? dit-il, brutalement, à la malheureuse enfant.

— Pitié pour l'infortunée qui a été votre victime, que son père vient de chasser et de maudire, répondit la pauvre fille, en pleurant.

Ah ! c'est toi, Yvonne, la prude, la bégueule, et qu'est-ce que tu veux ? lui dit le rustre, sans même lui offrir d'entrer.

— La charité de quelque sous, pour m'aider à élever l'enfant qui va naître, jusqu'à ce que je puisse travailler.

— Je vais t'en flanquer des sous, f... iche-moi le camp, rosse, carogne ! Ah ! tu te figurais peut-être que j'allais t'offrir le mariage en venant mendier à ma porte, sale charbonnière ! Allons donc, il me faut, à moi, une femme riche : abondance de biens fait seule le bonheur de la vie ; pas besoin de ma future joue à la vertu comme toi, je ne tiens pas à la vertu, moi, et comme don Juan, je suis le contraire d'un personnage vertueux. Maintenant, détale, entends-tu, saleté... et plus vite que ça où je lance mes chiens sur toi.

— Oh ! pour l'amour de Dieu, sur l'âme de votre mère, dit Yvonne en sanglotant et en tombant à genoux dans la neige, un petit secours, je vous en supplie, non pas pour moi, je ne le mérite pas, c'est vrai, mais pour ce pauvre innocent qui va venir au monde et dont vous êtes le père.

Ces paroles, dites avec une douceur d'ange, par la pauvre Yvonne, auraient touché un tigre ; loin d'être attendri, le scélérat poussa la jeune fille en arrière en lui disant :

— Pas de pleurnicheries, et file. Turc, Pique, Cartouche, fit-il, en sifflant ses chiens.

Mais les intelligentes bêtes, semblant com-

prendre la méchanceté de leur maître, ne firent que quelques pas et s'arrêtèrent à distance de la jeune fille ; néanmoins, la pauvre mignonne eut peur et elle s'enfuit en jetant un cri de désespoir. Ce cri effrayant, repercuté par les échos de la lande et des bois, retentit comme un appel de vengeance au ciel.

Quant au monstre qui venait de mettre le comble à ses forfaits en repoussant cet ange qu'il avait flétri, cette martyre de la fatalité, il retourna à son orgie sans le moindre remords et en chantant cet horrible quatrain :

Jeune fille étourdie,  
Tenez-vous pour avertie  
Que souvent un séducteur  
N'est qu'un franc et vil menteur !

Le lendemain, jour de Noël, des bûcherons découvraient, dans la neige et au milieu des bois, une jeune femme et un enfant nouveau-né. L'enfant n'avait pour maillot qu'un tablier et un mouchoir de poche. La mère le serrait contre son sein. L'une et l'autre n'était plus que deux cadavres. Quand on en rapporta la nouvelle au bourreau qui avait consommé le crime, il s'écria joyeusement : " Bon débarras ! " Ce fut là toute l'oraison funèbre de la pauvre martyre Yvonne.

## III

Un an après, jour pour jour, c'est-à-dire le 24 décembre, au moment où la voix de l'airain sacré appelait au lointain les fidèles à la crèche de l'Enfant-Dieu, le misérable fauteur du terrible drame que je raconte traversait, un falot à la main, le bois où avaient péri ses victimes, afin de se rendre à un réveillon dans un village voisin. Nullement peureux, il marchait en sifflant, non pas un des airs sacrés de Noël, mais quelque refrain profane à la mode.

Bien que connaissant parfaitement le chemin qu'il suivait, pour l'avoir parcouru cent fois, et bien qu'il n'eût qu'un quart d'heure tout au plus à passer sous bois, il fit fausse route à la rencontre d'un carrefour et s'égara.

Il eut beau revenir, traverser, s'orienter, il s'enfonça insensiblement dans le labyrinthe boisé ; il passa et repassa plusieurs fois dans les mêmes parages sans parvenir à retrouver sa piste.

— J'aurais dû prendre une voiture, pensa-t-il ; du moins, j'aurais sorti vivement du bois d'un côté ou de l'autre, et je me serais ressaisi. Avec ma toquade d'aller à pied, et la neige qui tombe à flocons pressés, me voici joliment embourbé.

Il marcha plus d'une heure sans parvenir à sortir de la forêt : enfin, vaincu par la fatigue et à bout de patience, il poussa un épouvantable blasphème et s'assit sur une souche.

A ce moment, par un prodige contraire à toutes les lois de la nature, puisqu'il neigeait, un éclair illumina la forêt et un terrible coup de tonnerre ébranla les arbres et fit trembler le sol.

Le mécréant, tout brave qu'il était, eut peur, pour la première fois de sa vie : il tressaillit et se cacha la tête dans ses mains.

Un instant après, nouvelle lueur électrique et un autre coup de tonnerre.

Le sceptique pâlit, et aussitôt il perçut un froissement sur la neige. Il releva la tête et se trouva en face d'un carrosse blanc, attelé de deux chevaux noirs et éclairé par deux réverbères d'une couleur rouge sang. La voiture s'arrêta devant lui. Cette fois, il fit un tel soubresaut qu'il se trouva debout ; cependant ce mouvement n'avait pas été causé par la peur : tout au contraire, la joie de voir une bonne aubaine lui arriver sous la forme d'un magnifique équipage, l'avait seule produite ; mais soudain, il pâlit affreusement, car il crut reconnaître dans le vieillard qui servait de cocher et qui le fixait avec des yeux fulgurants, son père, mort depuis deux ans des suites du chagrin causé par ce fils.

Le vieillard ne dit mot et le jeune cynique se remit aussitôt, en se disant que cette ressemblance n'était que l'effet du hasard ; après tout, bien des personnes se ressemblent.

Au même instant, une tête de femme, voilée de